

Les amours de Séraphine

Le premier amour de Séraphine

Séraphine Maury (Roquefort, 1864 - Vence, 1947).

Deuxième dans la brochette des ancêtres, juste après François Ier, et donc aînée des quatre filles Maury.

Violée par son père à l'adolescence. Hésita longtemps avant de se décider à devenir femme. Vécut plusieurs amours avec différents partenaires réels ou imaginaires (dont finalement un âne véritable, à quatre pattes).

Voici au sujet de son premier amour. (Il ne s'agit pas du viol, évidemment comptabilisé parmi les crimes et non comme un amour. De plus, l'âne n'y figure pas, inutile de le chercher !).

*

1884, l'été.

Dès l'escalier où il fait déjà sombre, Mademoiselle Artémis de Ridelon a laissé glissé sa guimpe et commencé à déboutonner le devant de sa robe. Elle a même déjà sorti un bras de sa manche dans le corridor.

- Vite, Séraphine, délace-moi le corset, j'étouffe ! dit-elle en se précipitant dans la pénombre de sa chambre. J'en ai mal jusqu'au fond des seins. On ne devrait pas permettre des canicules pareilles !

- On ne devrait surtout pas permettre le corset ! dit Séraphine qui se précipite.

Elle dénoue à tâtons le cordon en enlaçant les épaules lumineuses de sa patronne et pour desserrer rapidement les œillets, passe deux doigts par dessous les tirants, contre la peau moite entre les seins.

- Tu me griffes, Séraphine ! dit Mademoiselle.

- Pardonnez-moi, Mademoiselle.

- Je n'ai pas dit que je trouvais cela désagréable, ma chère Séraphine ! dit Mademoiselle en riant.

Une créature intemporelle, Mademoiselle, à cause de ses traits éternellement figés dans la jeunesse, soulignés d'un ruban noir qui enserme une somptueuse chevelure blanche - du blanc différent de la nuance bleutée du lait, un blanc venu d'ailleurs, la blancheur de la lune environnée de nuit. Voilà : Mademoiselle a une voix de lune, un teint de lune, un parfum de lune. Quel âge a-t-elle ? La trentaine finissante ? La quarantaine installée ? On appelle son frère jumeau «Monsieur le Marquis». A-t-elle droit au titre de marquise elle aussi ? Tous deux ont négligé de fonder une famille. Lui a épousé la bouteille. Elle a dépassé l'âge des fleurs mais n'accepte que la qualité de Mademoiselle («Non pas «Madame», je te le répète : «Mademoiselle». J'y tiens, tu comprendras plus tard pourquoi, Séraphine !»). Un femme délicieuse, en tout cas, Mademoiselle, épanouie de corps et si joyeuse, avec des attentions capricieuses de grande sœur à l'égard de sa nouvelle domestique. Sur la blancheur du sein droit elle porte en noir le fin tatouage d'un arc qui vient de tirer la flèche tatouée sur le sein gauche en direction du cœur. Depuis une semaine, elle apprend à Séraphine comment servir au château.

- Je t'ai engagé comme femme de chambre parce que tu sais lire et que tu as un lourd casque d'ébène sur ta sévère beauté assyrienne. J'aime aussi les femmes comme toi aux lèvres ornées d'une ombre de moustache qui souligne la cruauté de leurs dents. Tu ne connais rien à ce travail, dis-tu ? Tant mieux, cela s'apprend si vite. Après, tu le verras, on s'ennuie. Apprendre et aimer, voilà les deux occupations les plus amusantes de la vie. Ne t'occupe pas de mon frère le marquis, Paul-Léon a épousé la veuve Cliquot, laissons-le macérer son cuveau à champagne. Nous avons assez à faire entre nous deux, chère Séraphine !

Car elle distribue à Séraphine des "chère" et des "ma chère" à chaque tour de langue. Dans la journée, elle tient posé son regard d'argent sur sa nouvelle domestique, on dirait qu'elle veut aspirer l'incroyable lévitation qui anime Séraphine devant les splendeurs du château Notre-Dame où elle demeure. Cette cambrousarde de Séraphine descend raide de sa toundra des Basses-Alpes. Son père l'a chassée, elle ne supportait plus qu'il abuse d'elle. Son frère aîné François n'a pas rechigné à

l'accueillir tant qu'il y avait de l'ouvrage à la cueillette. Puis il lui a commandé d'aller se présenter au service des marquis «pour dégager le plancher ou alors laisse-toi marier, bonté divine ! »
Séraphine a donc couru au château, le pied naïf, le sourcil en bataille et la face gracieuse comme un artichaut. Ses manières de percheron femelle ont retenu l'intérêt de Mademoiselle : elle lui a fait lire une page d'un livre pris au hasard dans la bibliothèque, un Abrégé de Mythologie, ouvrage instructif, et cette lecture de la légende de Diane a décidé Mademoiselle à prendre Séraphine à l'essai : «Tu ne comprend rien à ce que tu lis mais le rythme me paraît d'une ignorance très intelligente ! Tu possèdes un sens mélodieux de la ponctuation, ma petite. Seulement il faudra te soigner les mains, les travaux des champs t'ont fait une peau de hérisson. »

Donc nous nous hâtions à sortir ce corset.

Finalement le corset s'envole. Artémis se fouette la circulation en se frottant les côtelettes et les mamelles.

- Mademoiselle se rafraîchira-t-elle avant de se mettre au lit ? demande Séraphine. J'ai monté de l'eau. Encore tiède du soleil de cet après-midi.

- Bien sûr, je dégouline. Touche mes seins, je les ai en nage.

- Alors je vais éclairer la lampe, dit Séraphine. .

- Non, reste ici, dit Mademoiselle. La lumière attire les moustiques. Il ne fait pas si nuit ! Regarde, on s'habitue très bien.

- Je vais verser l'eau dans la bassine, dit Séraphine.

- Non, achève de me déshabiller d'abord, il fait vraiment trop chaud. Combien de fois faudra-t-il te le répéter? On ne dit pas "bassine", ça fait confiture, on doit dire teube, un mot anglais, teube bi or note teube bi, do you speak english, Serafina ? Comment tu trouves ma poitrine ? Je t'apprendrai l'anglais. Ils envahissent la Riviéra. Cela te servira. Plus bas, le cordon de la culotte, tu n'as pas besoin de lumière, la transpiration l'empêche de glisser, voilà tout, tu te débrouilles très bien.

J'aime beaucoup tes gros petits doigts, Séraphine, ils ont de la douceur et de la sévérité à la fois. De l'élégance ! Dis, tu ne veux pas me savonner un petit peu ?

- Comme un bébé ? Si Mademoiselle le désire. . .

- Ça ne te ferait pas plaisir, à toi ? Franchement .

- Horreur des bébés, dit Séraphine, j'en ai assez torché, merci bien !

- Hé bien, alors, tu me savonneras autrement qu'un bébé, dit Mademoiselle. Entre nous. Tu verras. Entre femmes. Comme au couvent. Je vais t'apprendre. Dis, tu n'as pas chaud toi-même ? Ecoute, déshabille-toi, on va se rafraîchir ensemble. Ça te gêne ?

- Pas plus que ça, dit Séraphine qui ne comprend pas ce que Mademoiselle attend d'elle. Mais on n'y voit rien, voilà l'ennui !

- Tant mieux ! dit Mademoiselle. Quelle nigaude tu fais ! Dis-moi : tu as un fiancé, Séraphine, un garçon auquel tu as promis ?

- Il ferait beau voir. Je ne veux pas me marier, moi. Jamais.

- J'ai toutes mes chances alors, dit Mademoiselle d'une drôle de voix. Tu as découvert ça toute seule, ma chère Séraphine ?

- Non, seulement j'ai trop vu mon salop de père battre ma mère, continue doucement Séraphine enhardi par l'obscurité. A la faire crever. Après, il n'a pas perdu la main avec sa seconde femme. Ils s'entendent bien pourtant, nos vieux. Pas plus mal qu'ailleurs. Les autres maisons dansent sur le même air, les coups partent toujours dans le même sens. Les hommes, je les déteste. Tous. Comment nous considèrent-ils ? Des bêtes ! J'ai bien observé dans mes Basses-Alpes d'origine : ma mère et les autres femelles ne valent pas mieux que des chèvres, des vaches. Pas mieux que la volaille. Faut que ça rapporte, faut que ça ponde, faut que ça trime aux foins et aux avoines et même à côté de la charrue, faut que ça trime à la cuisine pour le cochon et pour les gamins, faut que ça trime même quand on a les époques en faisant semblant de rien pour ne pas étaler la honte et, tenez, à la buée, nous autres sœurs Maury, on se louait par pauvreté avec les tombereaux de hardes et on passait à chaque voyage trois jours de draps à frotter dans l'eau de glacier, bonjour les engelures, mais je n'ai jamais aperçu d'engelures aux doigts de mes frères garçons, d'une famille de journaliers tout autant que les filles. Tenez : le jardin pour la soupe ! les hommes n'y mettent jamais

la main. Les choux, les carottes, les patates leur tombent tout bouillis du ciel dans l'assiette. Trop bas pour eux de cueillir les petits pois, de ramasser les haricots. Trop délicat d'éplucher. Ou de hacher des orties pour les canards. Même le curé qui pourtant porte des robes aussi longues que nous mais avec plus de dentelles, il voulait des fleurs pour l'église en plus de celle du cimetière, malheur. Et après ça, il faudrait écarter les jambes au lit, pour aucun plaisir, je connais, rapport à mon propre père, et j'ai des confidences ! Des bêtes, les femmes ? Pire : aux bestiaux, on leur fout la paix après la journée au moins. Les femmes n'ont pas de journée. La nuit, couchée la dernière, tu te trouves toujours un gamin qui tourne un pet de travers, alors tu restes debout avec ta main sur son front pour le soulager et tu n'as pas dormi qu'il faut déjà se lever avant tout le monde, je l'ai assez fait là-haut après la mort de ma pauvre mère.

Séraphine dont le ton montait peu à peu s'étouffait à vider ces banalités dans le désespoir de son propre destin et Mademoiselle, nue dans le noir, la prit dans ses bras, lui caressa la nuque et les épaules, et serrant soudain sa poitrine contre elle, l'obligea à blottir le visage dans le creux des seins. Séraphine, calmée, renifla avec une délectation inconnue cette luxueuse transpiration aux relents de lune aigrette mêlée à la soie veloutée d'un parfum au muguet. Mademoiselle lui posait tendrement de petits baisers sur la tempe. Séraphine redressa la tête, d'un coup

- Merci, Mademoiselle. Je ne veux jamais quitter votre service, dit-elle avec violence. Jamais ! Oh, je ne sais pas vous dire merci !

- Tu apprendras. Viens t'allonger, dit Mademoiselle. Nous prendrons le bain après. Viens...

*

1885, l'automne.

- Vrai, tu en as tué deux, à toi toute seule ? dit Séraphine en fermant le Manuel de Civilité, ouvrage instructif, qu'elle lisait sans remuer les lèvres.

- J'ai eu de la chance, dit Artémis faussement modeste, les chiens ont rabattu les sangliers de mon côté. Paul-Léon dirigeait les affûts. Il m'a donné une bonne place, voilà tout.

- N'empêche, dit Séraphine. Tu sens la forêt.

- Ça ne te plairait pas, à toi aussi, de chasser, ma chérie ? dit Artémis.

- Bouh ! que tu as le nez froid, dit Séraphine. Attends, je vais te le réchauffer, moi !

- Vas-tu répondre quand je te parle, grosse bête ? Ma dame de compagnie doit aussi me tenir compagnie à la chasse. Il n'y a pas que les livres dans la vie ! Je vais te commander un costume du dimanche et nous irons courir les montagnes.

*

1885, début de l'hiver.

- Laisse-moi t'admirer, ma belle chasseuse ! dit Artémis.

Séraphine prend la pose. Ce nouveau costume de chasse lui va. Elle savoure l'assurance de se trouver dans un pantalon, privilège d'homme. Artémis a décidé la couturière de «suivre l'exemple de George Sand». Séraphine se sent à l'aise dans le drap de ces jodhpurs serrés dans des bottes basses, dans ce dolman garni de poches à rabat qu'elle a gonflé avec des livres et des foulards pour tricher avec sa poitrine de femme, sous ce taupé profond où elle glisse son chignon pour achever de se donner l'air d'un garçon.

- Tu m'as entendu ? Je m'entraînais sur le mur de l'appentis nord. J'ai grillé dix cartouches. Bien placées. Tu as reconnu ton fusil ?

- Mon fusil ! Arrête de parler comme ça. Je l'ai commandé spécialement pour toi, j'y ai fait graver tes initiales...

- Pardonne-moi, dit Séraphine. Le fusil que tu m'as offert pour les étrennes de la semaine prochaine, si tu préfères.

- Je préfère, dit Artémis. Demain, grand jour, ta première battue. Tu viens avec nous. Paul-Léon organise un raout sur l'ubac du Cheiron.

*

1885, milieu de l'hiver.

- Bravo, ma chérie ! dit Artémis. Quel beau lièvre ! Au moins huit livres. Pour un coup d'essai !

- Je l'ai levé derrière le bois du Balladié, dit Séraphine.

- Non, tu l'as eu, celui-là ? dit Artémis. Je le connaissais bien, ce lièvre. Un maître futé ! Six fois, je l'ai croisé. Six fois il m'a échappé... Alors là, bravo !

- Oh ! j'ai eu de la chance ! dit Séraphine.

Elle tend la dépouille à Artémis.

- Hommage à mon professeur de chasse !

Artémis passe l'inspection du lièvre.

- Touché pile à la tête, dit-elle. Il n'a pas souffert. Les cuisinières préfèrent la viande qui a rencontré la mort heureuse.

- Il bondissait, je tire et paf! il tombe raide mou, dit Séraphine.

- Excellent, ces oreilles criblées de plombs, dit Artémis. Vraiment, tu n'y as pas mêlé un peu de ta sorcellerie, dis-moi ?

*

1885, fin de l'hiver.

- Temps sec et sans mistral selon le baromètre, dernière pleine lune d'hiver, dit Artémis à Séraphine. Prépare-toi, nous allons courir les montagnes. Prends juste un en-cas pour le chemin. De bonnes chaussures.

- Nous marcherons toute la journée ? demande Séraphine.

- Non, surtout la nuit. Tu aimeras la nuit.

*

- Intéressant, ce Monsieur Dauryon qu'on a rencontré au bas de Saint-Pons, dit Artémis. Le pauvre avec tout son barda de photographe, il semblait le moins gêné du monde à explorer les bois.

- Il m'a fait peur, dit Séraphine. Son gabarit de géant. Il n'a pas refusé quand tu lui as proposé de «partager notre en-cas déjeunatoire» comme tu appelles nos farcis. Il a eu une vie passionnante. Ses aventures...

- Tu penses, deux femmes à séduire ! Il a fait donner le grand jeu d'emblée, on a eu droit à Bornéo, hein ?

- Où se trouve Bornéo ? demande Séraphine.

- En Asie équatoriale, dit Artémis. Tu trouveras "Le Monde à Vol d'Oiseau" avec les autres ouvrages instructifs dans la bibliothèque.

- On ne rencontre pas ce genre de gibier tous les jours, dit Séraphine. Tu te rends compte ? Il a pris sur le même cliché un rhinocéros blanc et un rhinocéros noir!

- Oui, il a inventé la photo couleur en noir et blanc !.dit Artémis.

- Les choses de la photographie paraissent compliquées, dit Séraphine (soupir). Là aussi, il faudra que tu m'apprennes.

*

1885, début du printemps.

- Comment tu le trouves, mon amoureux ? demande Artémis.

- Monsieur Dauryon ? Il ne te fatigue pas ? dit Séraphine. On ne voit plus que lui au château.

- Il amuse mon frère. Pour mieux me faire la cour.

- Je vais finir par devenir jalouse, dit Séraphine.

- Cela me plairait beaucoup, dit Artémis.

- Quoi ? dit Séraphine.

- Ta jalousie.

*

- Plutôt bel homme, Monsieur Dauryon, dit Séraphine en riant. Tu peux te sentir flattée, ma chérie. Il pèse au moins deux cents cinquante livres mais vu sa hauteur, il porte bien son poids, on ne fait pas mieux tourné. Il t'intéresse vraiment ?

- Paul-Léon veut me caser, dit Artémis. Tu connais mon frère, avec ses obsessions de l'embolie héréditaire. Il se tient persuadé qu'il n'atteindra pas la cinquantaine. Il veut prendre soin de mon avenir. «A ton âge, ce Monsieur Dauryon représente un parti inespéré ! » Comme s'il ignorait mes goûts ! Tu lis de la poésie maintenant, toi ?

- La Fontaine, *Fables*, dit Séraphine en fermant le livre. .

*

Les nuits de pleine lune, elles arpentaient la montagne, dormant au creux des granges lorsque le soleil tapait le plus fort. Elles aimaient entrer dans la nuit lumineuse quand le monde perdait ses couleurs pour devenir définitif comme une photographie. Un grand-duc les frôlait de son vol de cérémonie, un renard s'arrêtait pour les contempler au milieu du sentier, museau tendu pour renifler leur odeur humaine, un putois se roulait en boule devant leurs pieds. Elles entendaient le cri étouffé d'une bête qu'on égorge. La hâte du meurtrier lapant le sang. De quelle couleur apparaissait le sang aux yeux exorbités des carnassiers nocturnes ? Elles avançaient dans le miracle familier de la cruauté.

*

- Mais calme-toi, Fifine ! dit Artémis. J'ai résisté jusqu'à présent, je ne vais pas succomber aujourd'hui. Surtout pour un explorateur de pacotille, si bel homme le trouves-tu.

- De pacotille? dit Séraphine.

- Oui. Il se vante trop. Entre la chasse et la photographie, que n'a-t-il pas accompli ? Ses trophées dans la steppe, ses hécatombes de buffles sauvages dans les marigots, ses nuits d'affût dans la jungle pour prendre le cliché de la panthère noire, ses rodéos d'éléphants, et je te fourgue deux tigres royaux en amour dans une seule plaque, et je te fais poser des crocodiles en leur glissant une balayette entre les mâchoires, je trouve ça d'un drôle ! Si encore il se contentait de ses exploits !

- Mais enfin, Artémis, tu les a bien vues, ses photographies ! Tous ces fauves irréfutables...

- Et alors ? Quelle preuve qu'il les a vraiment pris lui-même, ces clichés ? Une photographie se reproduit si facilement de nos jours avec leurs nouvelles plaques sensibles ! On imite ce qu'on veut. Non ! Il m'agace surtout quand il fanfaronne. Il croit m'émouvoir avec ses vampires aboyeurs, ses cobras cracheurs, ses boas constrictors, ses araignées fatales et autres scorpions impitoyables qui lui bousillaient ses porteurs. pendant le sommeil. «La chaleur du corps humain attire le scorpion pendant la fraîcheur de la nuit, il se glisse contre le dormeur et dès que le malheureux se retourne dans son sommeil, le scorpion prend peur et le pique. S'il le pique au pectoral gauche, à l'endroit du cœur, votre coolie ne se réveille même pas pour mourir.» Non, il en rajoute trop ! Je le crois donc explorateur comme je le crois photographe. Avec des pincettes. Et nous ne savons pas tout : sais-tu de quoi il se vante entre hommes ? Mon nigaud de frère me l'a rapporté : il aurait séduit la fille d'un monarque de là-bas, paraît-il. Le roi furieux aurait commandé à son sorcier de le rendre aveugle et Monsieur Dauryon dût courir jusqu'à la mer des Célèbes, pour trouver un Chinois capable de lui rendre la vue. Mon frère croit que je vais gober ces balivernes exotiques de photographe aveugle et tomber comme une figue dans les bras du fier-à-bras. Décidément, il ne comprendra jamais rien à rien, ce pauvre Paul-Léon. Heureusement que la saison de chasse vient de finir, on ne le trouvera plus dans nos pattes, ce joli coco de Monsieur Dauryon. Quel soulagement !

1885, fin du printemps.

- Il fallait s'y attendre. Il vient de faire sa demande officielle à mon frère. Paul-Léon me presse de l'épouser. «Tu tombes bien, il semble aimer les femmes qui ont du vice ! » Il avait déjà pris ses renseignements sur la famille. « Excellent milieu charentais. Notre photographe a une réputation d'excentrique et les rentes qui vont avec. Participations dans le cognac » me livre Paul-Léon, la bouche pincée comme une jujube. Il voudrait que j'épouse des participations dans les vins et spiritueux.. «Le meilleur parti pour ton âge et dans notre condition» Il n'a qu'à l'épouser, lui, s'il lui plaît tant ce Monsieur Dauryon !

- Que vas-tu lui répondre ?

- J'ai déjà répondu. Non, bien sûr !

*

- Tu pleures, mon Artémis ? Encore ce mariage. J'ai entendu ton frère crier.

- Ça va très mal ! gémit Artémis. Paul-Léon menace de mettre mes biens personnels sous tutelle. De me couper les vivres, si tu préfères. Légalement, une femme reste toujours mineure, tu comprends, il peut le faire, il a tous les droits. Cela s'appelle du chantage. Hé bien, non, je ne l'épouserai jamais, son chasseur de Bornéo. Oh ! celui-là, le tuer plutôt ! Et tu ne sais pas ce que Paul-Léon a

ajouté ?

La colère empêche Artémis de continuer. Elle reprend son souffle.

- Il a ajouté, écoute-moi bien : si cette vicieuse de Séraphine t'empêche de faire ta vie comme une femme normale, sache que j'ai des moyens de rectifier le jeu. Elle pourrait bien ne pas faire long feu ici chez moi !

*

- Jure-moi, Séraphine, jure-moi de rester à mes côtés quoi qu'il arrive ! dit Artémis.

- Pardi ! Où veux-tu que j'aille ? dit Séraphine. Je n'ai aucun autre chez moi qu'ici.

- Même si je dois me marier ? S'il faut passer par la volonté des hommes ?

- Tant que tu voudras bien de moi, dit Séraphine.

- Ce qui revient à dire que si moi... si je ... s'il fallait faire sans moi, où irais-tu ?

- Tais-toi, Artémis, je n'aime pas quand tu parles de malheur. Je ne pense jamais à des choses pareilles. Tu te souviens, le premier soir de nous deux, quand je t'avais remercié ? Hé bien, je te remercie encore. Mais plus pour les mêmes raisons, non, pas du tout pour le service de Mademoiselle ! Je te remercie à cause du bonheur. Je ne savais pas cela possible, le bonheur.

*

- Ecoute-moi bien, Séraphine. Je sors de chez Maître Reillanne. J'arrange mes affaires puisqu'il faut bien passer par ce mariage. Tu connais la petite place derrière l'église à Vence ?

- Là où il y avait le cimetière ?

- Qui te parle de cimetière ? J'y ai vu des charrettes, moi. Des carrioles, des ânes et des cageots. Au milieu, j'ai vu une colonne, on la dit très ancienne, on l'appelle la colonne des Marseillais, va savoir pourquoi. Au pied de la colonne, ils viennent d'installer une petite fontaine. Non, même pas : tout juste une borne d'eau. Tu la vois, cette place ?

- Il y a un noyer, pas bien vieux le noyer et quatre cyprès.

- Exact ! Quatre cyprès, dit Artémis. Tiens, je n'avais pas fait le rapprochement : tu as raison, il devait y avoir le cimetière autrefois. Sur cette place, tu vois la grande maison où s'appuie le porche qui descend sur les remparts ? Tu ne peux pas la rater : sous ce porche, ça sent toujours le pain en train de cuire et dans la matinée on se cogne à un va-et-vient de farcis que les ménagères courent mettre au four du boulanger installé là dessous. De l'autre côté, cette maison fait le coin de la rue Sainte-Elisabeth. Tu la vois ?

- Je la vois, dit Séraphine. Une maison plus toute jeune. La preuve, au premier étage, cette fenêtre sculptée pointue, comme on les faisait autrefois.

- Gothique, Séraphine ! Gothique tardif mais gothique quand même, dit Artémis. Cependant tu te trompes, ma chérie : la fenêtre se trouve au deuxième étage, pas au premier. La maison ne possède pas de rez-de-chaussée, voilà pourquoi elle illusionne. Son premier étage ne se trouve pas bien haut, je te l'accorde, juste à quelques marches au dessus de la rue. On peut admettre qu'il s'agit d'un rez-de-chaussée surélevé tout autant que d'un premier étage surbaissé. Mais les actes du notaire stipulent "trois étages sur cave sans rez-de-chaussée", j'estime la formule gentille, et entre nous on ne va pas chipoter sur la situation d'un étage parce que désormais la maison toute entière je l'ai mise à ton nom et que l'usufruit t'appartient.

*

1885, début de l'été.

- J'ai réussi à leur faire admettre primo que ce mariage n'aurait lieu qu'à l'automne, secundo qu'on se contenterait de la plus simple des cérémonies. A mon âge, on ne pavoise pas, tu comprends ?

*

- Tu l'as embrassé ?

- Lui ? jamais !

- Il n'a pas essayé ?

- Tous les jours. Je baisse la tête et je ferme les lèvres. Je le repousse.

- Même s'il te prend dans ses bras ?

- Je ne le lui permettrais jamais. Il sent trop mauvais. Cette odeur médicale qui imprègne ses vêtements. Je lui ai déclaré : vous me faites horreur, je ne vous désire pas !

- Il ne veut pas comprendre ?
- Il comprend parfaitement. Il m'a dit que cela l'excitait, au contraire. Le gibier aime-t-il le chasseur ? Un piège un peu gros, tu ne trouves pas ?

*

- Que me conseilles-tu de lire maintenant ? demande Séraphine. J'hésite entre Emile Zola et Jules Noriac.

- Jules Noriac, bien sûr ! dit Artémis. Son *Eusèbe Martin*, un régal ! Surtout il écrit en bon français, lui. Quel grossier, l'autre, cet italien à la mode, des personnages invraisemblables et cette rage de fourguer de l'argot à pleines pages, on n'en comprend pas la moitié.

*

- Il ne perd pas de temps, l'explorateur ! Paul-Léon lui permet d'aménager une chambre noire dans les appartements nord du château.

- Il va dormir ici ?

- Mais non, nigaude ! dit Artémis. La chambre noire, cela sert à développer les clichés de photographie. N'empêche, il s'installe. Promets-moi, ma petite Fifine, promets-moi de ne pas me laisser. Oh ! s'il pouvait mourir !

*

- L'amanite phalloïde ?

- Non, l'amanite printanière. Tout aussi mortelle, d'ailleurs.

- On la met dans les farcis, on l'invite au pique-nique...

- Une solution, en effet.

*

1885, plein été.

- Quelle horreur ! crie Artémis. Séraphine, regarde-moi ce qui sort de l'appui de fenêtre !

- Hé bien, un scorpion !

- Ne le prends pas avec tes mains, il va te tuer !

- Aucun danger, dit Séraphine. La peur, voilà tout le mal qu'ils peuvent faire, nos pauvres petits scorpions noirs de Provence. Rien à voir avec les monstres de Bornéo !

- Vraiment ?

- Regarde, il court sur ma main, je joue avec lui. Tu veux le toucher ?

- Non, ne l'approche pas, dit Artémis.

- Tu ne recules pas devant une horde de sanglier et tu perds tout sang-froid pour un simple scorpion !

- Ces bestioles me dégoûtent. Dommage tout de même : si seulement il pouvait tuer !

- Je sais à quoi tu penses, dit Séraphine. Ou plutôt : à qui !

Elle va chercher un verre et y dépose le scorpion.

L'animal se teint recroquevillé quelques instants puis se déplie et entreprend de tourner inlassablement dans sa prison de cristal.

- S'il pouvait tuer, dit Séraphine, tu le lui glisserais tout de suite dans son panama, hein ? Tiens le verre maintenant

Artémis prend un air dégoûté mais s'exécute.

- Pourquoi les insectes t'obéissent-ils ? demande-t-elle à Séraphine. Tu les charmes, ma parole ! Même les moustiques ne me touchent plus depuis que nous dormons ensemble. Un peu sorcière, ma Fifine ! Ecoute, il y a mieux que le panama : la chambre noire ! Ni vu ni connu... Si on lui mettait un bon paquet de scorpions, ça ne ferait pas le même effet qu'à Bornéo ?

- Chiche ? dit Séraphine. On va en trouver d'autres facilement. A cette période de l'année, ils sortent des bois morts, ils cherchent l'humidité. Au moins, le photographe récoltera une bien belle frousse

- S'il en crevait ! dit Artémis.

- Comment tu parles de ton futur mari ! dit Séraphine en riant.

- Tu n'en penses pas moins, je l'espère, dit Artémis.

*

- Ton fiancé ne perd pas son temps, dit Séraphine. Il m'a passé la main aux fesses. Il m'a coincé sous l'escalier.

- Et alors ? Comment tu as réagi ?

- J'ai fait ce que peut faire une femme de chambre-dame de compagnie dans ce cas-là. J'ai souri, je lui ai pris les mains et j'ai dit «Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai mes sangs ! » Le Manuel de Civilité n'envisage pas cette situation, j'ai dû improviser. Je ne l'avais jamais senti d'aussi près. Tu as raison, il dégage une odeur curieuse, on dirait du médicament, camphre et sueur..

- Voilà l'occasion pour rompre !

- Qui me croira ? Paul-Léon y trouvera la bonne raison qu'il cherche pour me mettre à la porte «cette vicieuse de Séraphine». Des bêtes, je te dis, nous ne valons pas mieux que des bêtes ! Ton Monsieur Dauryon veut se tailler un harem sur mesure au nez de ton ivrogne de frère. Il épouse la patronne et reçoit la servante dans le même panier. Cette fois il mérite mieux qu'une peur de scorpions pour la frime, tu ne crois pas ?

*

- Nous avons déjà attrapé six scorpions, dit Artémis. Regarde-les chacun dans leur verre. On peut dresser la table de la mort de monsieur mon futur.

- Alors, nous les lui mettrons demain dans la chambre noire, dit Séraphine, le temps d'en attraper encore un pour faire le compte. Cela ne les rendra pas moins inoffensifs, hélas !

- Parle pour toi, dit Artémis. Les bêtes te respectent, elles devinent ta sorcellerie. Commande-leur de ne pas le rater.

- Chiche ? dit Séraphine.

Elle a un plan. Elle n'en parle pas à Artémis. Elle ne lui en parlera jamais. Elle choisit un bocal à confiture et un entonnoir qui s'y ajuste à son idée. Elle place l'entonnoir sur le bocal et à la nuit tombée retourne le tout sur le nid de frelons qu'elle a repéré au dessus du muret derrière la treille. A l'aube suivante, dès les premiers rayons du soleil, les frelons s'engagent dans l'entonnoir vers la lumière et se retrouvent captifs dans le bocal. Trop sots pour rebrousser chemin. Séraphine cueille soigneusement le piège contenant six frelons dans le bocal, plus un septième qui n'ayant pas terminé son accouchement crapahute encore dans le tuyau de l'entonnoir. Elle manie cette bombe d'insectes avec des précautions de dynamiteur. Elle bouche l'entonnoir d'un caillou rond et glisse dissimuler sa machine infernale à retardement sur la table de la chambre noire, où Monsieur Dauryon serre ses flacons de chimies photographiques.

Le reste suivra naturellement. Dans la pénombre étudiée du laboratoire de développement, ce flacon vrombissant attirera l'attention de Monsieur Dauryon. Il ne se doutera pas du guet-apens. Intrigué, il saisira forcément l'entonnoir, qui dépasse, libérant du coup les insectes décisifs qui dans cette chambre close ne le rateront pas. Mais sept frelons suffiront-ils à abattre pour un tel géant de Bornéo ?

Oui, ils suffirent. Tous les sept l'assaisonnèrent mais à vrai dire, un seul avait suffi : l'insecte étourdi qui se précipita dans la bouche hurlante de Monsieur Dauryon et le piqua dans la gorge. Il mourut étouffé.

Examinant son corps pour déterminer la cause du décès, le Dr Parent le découvrit rongé d'un champignon de peau répugnant et inconnu, probablement d'origine tropicale.

*

- Tu vois bien que nos scorpions peuvent tuer ! dit Artémis.

- A mon avis, il n'a pas résisté à la peur, dit Séraphine.

- Tu n'y connais rien, dit Artémis. Et les traces de piqûre ?

- Tu as raison, dit Séraphine.

*

Un tel règlement ne laisse aucun embarras. Pas de trace : les frelons vidés de venin filent comme des grosses mouches par la première porte ouverte. Qui se douterait d'un guet-apens ? Qui remarquerait un bocal vide, un entonnoir dans le chambard d'un chimiste qui déménage ? Qui découvrirait ces planqués de scorpions ? La blanche Artémis se fit coudre une splendide robe de dentelles noire pour mener au bras de Séraphine le cortège des obsèques de son fiancé photographe

et cette apparition de mariée en négatif rendit Paul-Léon blanc de rage.

Le dernier amour de Séraphine

Tante Séraphine fit l'emplette d'un âne pour assouvir sa passion de la lecture. Elle le montait en amazone. L'âne poursuivait son chemin droit devant lui et elle plongeait le nez dans sa loupe à déchiffrer son livre. Ils parcouraient des pays loin des voies ferrées. Pour leur petit commerce, il aurait mieux valu une carriole où les articles se rangent plus soigneusement que dans le bât d'un âne. Tante Séraphine gagnait alors sa vie en courant les foires de village et les fermes écartées. Mi-foraine, mi-colporteuse. Elle n'avait pas voulu continuer son premier état de domestique. Jusqu'au bout, même devenue ce long tas d'os chauve et poilu fringué de dentelles noires et sans plus aucun besoin de gagner sa vie, elle succomba à la bougeotte. Elle déballait et vendait des imprimés et des merceries dans l'arrière-pays, de Cipières à Roquestéron et même plus haut, dans tous ces reliefs bousculés qu'Artémis lui avait fait mesurer pendant ces nuits où elles jouaient ensemble aux dianes chasseresses sans se douter que sur leurs pas, la mort, autre chasseresse, pointait déjà son fusil d'ombre définitive sur l'une des deux.

Depuis, un énorme tourment de montagne possédait Tante Séraphine, une urgence de monde vertical. Le Cheiron ou les Miolans, ne s'élèvent pas haut, elle cherchait du regard l'angle par lequel ils provoquent le ciel et dressent l'insolence abrupte du roc contre l'implacable injustice de la lumière du mistral. Orages, tempêtes, avalanches de moraines, ravinements, éclats rocheux du gel, ancestraux chênes foudroyés : autour des cimes, la géographie déploie ses colères fondamentales avec beaucoup de naturel. Les montagnes bousculent les saisons, à peine quelques mètres séparent sur le même dénivelé le plein hiver d'amont et le printemps d'aval. Les montagnes se moquent des travaux et des récoltes bien balancés de la plaine. L'amertume de Tante Séraphine s'accordait au mépris que secrètent les sommets hautains, les pentes stoïques. Elle se contentait de caresser du regard les dolines où le trèfle fleurissait sous les feuilles déjà mortes des robiniers. Elle ramassait dans le même mouchoir cèpes des pins et fraises des bois dont elle dédiait les odeurs pourrissantes à la mémoire d'Artémis.

L'embolie héréditaire avait terrassé Artémis quelques heures seulement après son frère Paul-Léon, comme il convient à des jumeaux, même faux. Leurs lointains héritiers cherchèrent vite des chicanes à Tante Séraphine retirée dans sa maison à fenêtre pointue mais Maître Fortuné Reillanne avait judicieusement verrouillé l'usufruit au bénéfice de Mademoiselle Maury, « selon les vœux de la défunte Demoiselle de Ridelon, dont nous avons à gérer les biens non les mœurs, car dans notre charge nous en verrions de toutes les couleurs si nous ne restions pas aveugles par principe autant que par intérêt ».

Dans ses divagations montagnardes, Tante Séraphine voyait donc une marque de fidélité à Artémis, sa chère disparue. La lecture aussi lui permettait d'éprouver son attachement. Elle se souvenait de plus en plus souvent de leur première rencontre quand sa maîtresse lui avait demandé de lire à haute voix cette page de mythologie alors fort obscure pour elle et où, pour la première fois, elle avait entendu quelqu'un l'écouter, s'intéresser à sa voix déjà marquée de rauque. Bref, sa première

déclaration d'amour.

Je n'invente rien, même si je ne trouve que mes pauvres mots pour traduire ses paroles et surtout les silences de son âme lyrique. Je l'ai connue bien plus tard. J'ai connu une vieille bohémienne qui n'avait plus à hésiter entre mâle et femelle. Enfant, je lui plaisais parce je ressemblais à mon grand-père, son demi-frère le plus jeune, ce qui la submergeait de nostalgie incompréhensible car Félix lui menait la vie dure. Elle acceptait ma présence. Mieux même, elle m'aimait assez, autant dire : énormément pour cette hypocrite qui déclarait volontiers détester les enfants. L'âne aussi me faisait bonne figure. Sa rassurante sueur d'herbivore imprégnait les vêtements et le logis de Séraphine. J'avais le droit de rester dans la cave-écurie tiède et odorante où, cuisinant et dormant parmi les mouches, elle se cantonnait en compagnie de l'animal. Je m'y sentais comme dans une crèche.

Le reste de la maison à la fenêtre gothique lui servait d'entrepôt et d'archives. Les deux étages et le grenier bourrés de saletés invendues, invendables et de piles d'imprimés. Elle ne put jamais se résoudre à jeter le moindre papier touché par la sacralisation de l'écriture. On a retrouvé des vieux journaux, des buvards, des tracts en faveur du Proletariat International, recettes de cuisine, catalogues et modes d'emploi, n'importe quoi avec de l'encre. Même une enveloppe contenant des billets de cinéma écornés. Des photos d'inconnus. Quand il fallut débarrasser tout son capharnaüm rouillé et poussiéreux pour le disperser à la décharge, la famille comprit de Tante Séraphine ce que je savais déjà. Ce qu'elle vendait, par exemple. Elle vendait des aiguilles, du fil, des pelotes de laine à tricoter exclusivement de couleur marron, de jolis dés à coudre, des enfile-aiguilles brevetés, des feuillets d'épingles simples, de nourrice, à linge, à cheveux, du fil à crochet et à coudre, des canevas, des pinces à chignon, des ganses, du gros-grain : en définitive, tous ces articles de connivence féminine qui à l'instar de la mercerie engagent à montrer les délicats tours de main qu'on observe entre femmes front contre front, joue contre joue. Elle vendait aussi des imprimés. Probablement la dernière dans la région, elle colporta des publications qui survécurent malgré la T.S.F. au delà des images d'Epinal déjà disparues, comme ces almanachs indiquant les bonnes lunes pour les semis et les greffes, les bonnes méthodes pour pincer les melons ou les tomates, les bonnes proportions à respecter pour réussir la saumure des olives ou le bain des cornichons, les bonnes façons de passer la lessive à la cendre, trois cent soixante cinq bons conseils de sagesse inutile, les saints et les foires. Autres publications : les feuilletons par fascicules dont chaque livraison comportait une vingtaine de pages cousues en un livret plein d'embarras palpitants qui retardaient des mois durant le mariage de la bergère et du séduisant maître des forges et assuraient ainsi dans les bastides reculées une illusion d'existence passionnée, renouvelable toutes les deux, trois semaines. Ces livrets se glissaient facilement dans un corsage, entre des jupons pour accompagner les bêtes au pré. Les amours contrariés de la bergère prenaient ainsi l'odeur réaliste des troupeaux et comme Tante Tante Séraphine avait imaginé de racheter dans les fermes à l'herbe grasse les fascicules pas trop éprouvés pour les revendre d'occasion en des vallons plus caillouteux, l'odeur réaliste de l'amour passait, comme le fromage, de la vache à la brebis. Je conserve trois carnets où elle consignait soigneusement ces trafics. On attendait son jour, on guettait sa venue, les jeunes filles descendaient même au devant d'elle quand on la voyait sur son âne pointer à flanc d'adret, elles couraient lui faire un brin de conduite jusqu'au mas où Séraphine ne refuserait pas le coup de rouge. Elle apportait des nouvelles d'ailleurs. Chacune en profitait pour commenter les aléas détaillés dans le dernier fascicule du feuilleton, lui soutirer des frissons anticipés sur les aventures proposés par la prochaine livraison. On la tenait pour responsable des malheurs qui accablaient l'héroïne en cours. Tante Séraphine savourait ce délicieux prestige. Elle connaissait maintenant son pouvoir sur les femmes sensibles à l'étrange personne qu'elle composait : virile d'allure et conduisant sa vie comme un homme nanti des odeurs audacieuses des chemins et de l'âne, mais en même temps auréolée d'un beau langage imité d'Artémis, des manières délicates de château et probablement de quelque chose comme un reflet qui lui restait de l'enviable passion qu'elle avait vécue.

Elle faisait semblant de vouloir m'emmener dans ses tournées, me posait à califourchon sur l'âne et j'éclatais en larmes lorsque Pépé Félix me reprenait dans ses bras.

- Fous le camp, salope ! lui criait-il. Pourquoi tu me fais chialer le petit ? Ça t’amuse, voilà !
Oui, ça l’amusait. Elle riait de tous ses os. Une castagnette enroué. Elle avait reniflé déjà mon goût des fugues, trait de notre race. Je ne l’ai jamais vue qu’en ces vêtements noirs que la ménopause rendait obligatoire en ce temps-là mais elle portait ce deuil de façon très amusante : une longue robe à la toile si rêche qu’elle en faisait ressortir la fantaisie, et là dessus une accumulation de cols en dentelles noires. Ces cols de dentelles noires m’étonnent encore. A l’époque, hormis les mantilles dont les femmes en cheveux se voilaient la tête pour entrer à l’église, on ne se permettait pas de dentelle autre que blanche. Mais Tante Tante Séraphine enfermait sa chevelure dans un turban noué sous le chignon. Cette coiffure et ses multiples cols en deuil froufroutant lui conférait une sorcellerie fort exotique dans la silhouette. Assez du moins pour ravir d’inquiétude un enfant. L’âne, animal à la fois tendre et maléfique, contribuait à cette fascination.

Cet âne s’appelait Marquis. Elle le présentait d’une traite comme son «ami d’enfance, frère de lait, vous ne trouvez pas qu’il a l’air de famille? », ce qui avait l’avantage de rendre furieux une fois de plus son demi-frère consanguin véritable Pépé Félix («Ta gueule avec ton réchauffé, porca de Séraphina ! »). Dans les temps anciens, il y avait au moins un âne par maison à Vence (je ne parle pas d’aujourd’hui. Il ne s’agit ici que d’ânes à quatre pattes) mais ces animaux-là ont mal résisté aux chevaux-vapeur du train des Pignes, encore plus mal aux chevaux-fiscaux des moteurs à pétrole. (Force de l’Esprit sur la Matière ! voir Bergson). Les gaz d’échappement ont volatilisé les ânes vençois. Hé bien, vous avez déjà deviné le nom de l’unique survivant der des ders des derniers des millions d’ânes à avoir arpenté nos ruelles vençoises depuis l’âne de Cro-Magnon : Marquis. Nous aurions pu pavoiser dans la famille dont Marquis faisait partie en raison de son alliance avec Tante Séraphine. Nous avons eu tous les ânes du pays à l’usure. (Vous voyez bien que je ne parle que des quadrupattes).

Nous n’avons pas pavoisé pourtant. Marquis resta le dernier âne vençois, champion toutes catégories de la commune certes mais à un moment qui ne convenait pas du tout aux décoration de rues : au printemps 1943. Epoque fort confuse à pavoiser question drapeau surtout dans la famille (certains le rêvaient rouge, d’autres un peu gammé, certains même tricolore - mais avec le bleu français ou le vert italien ?). Nous avons aussi d’autres faims à fouetter qu’un âne en gloire. Faut-il l’avouer ? J’entendais conseiller à Tante Séraphine: « Ton Marquis prend de l’âge, maintenant. Et puis, ces restrictions... Tu le transformerais en saucisson d’Arles, on en profiterait tous.» Tante Séraphine hurlait une tempête de ses castagnettes vocales, clamant que personne ne comprenait rien à personne, que l’histoire recommençait sans cesse et que les intimités qu’elle entretenait avec son âne ne regardait qu’elle seule.

Je ne comprenais pas cette histoire d’intimités, certainement du plus haut intérêt puisque ma question à ce sujet m’avait valu une gifle premier choix de la main de Juliette. Pépé ne se montra pas plus clair quand il m’expliqua en douce : «Tu n’as pas remarqué qu’il a cinq pattes, cet âne ? » Oui, et alors ? Je n’avais jamais vu d’autre âne que celui-là, qui a cinq pattes, donc tous les ânes ont cinq pattes, sinon ils feraient des chevaux quadrupèdes.

En vérité, Marquis déroulait de façon permanente sa verge noire et glabre, comme une cinquième patte décorative. Il s’agissait probablement d’une sorte d’infirmité, d’un blocage qui lui avait laissé cet organe monstrueux à jamais tendu. Cela lui descendait du ventre, trainait jusqu’à terre et traçait un sillon dans la poussière des chemins. Il ne paraissait pas en souffrir. Depuis le temps, la peau si sensible à cet endroit avait dû se barder de cals et de durillons. Comme tous les ânes que j’ai pu examiner depuis, il avait l’air préoccupé par ces lourds soucis existentiels dévolus aux asiniens, qui leur font baisser leur grosse tête. Chez lui, les soucis pesaient certainement plus lourds.

L’amour de sa maîtresse dirigeait la vie de Marquis. Il l’espionnait comme l’aurait fait un chien et Pépé se moquait du couple : «Toi et ta cinquième colonne...» feignait-il de soupirer en fine allusion à l’actualité. Tante Séraphine commandait son compagnon d’un claquement de langue pour avancer, de deux pour arrêter, d’un “oui” pour les choses permises, d’un “non!” pour les interdictions. Elle ne débordait pas de tendresse avec lui, le caressait seulement pour lui peigner la crinière touffue et s’irritait de mes chants et cajoleries enfantines à l’égard de l’animal. «Arrête tes calinours, tu causes à une brute ! Les animaux ne sentent rien, sinon les coups qu’ils prennent pour

des compliments....»

La guerre n'empêcha pas Tante Séraphine de continuer son colportage. Au contraire, cette activité lui fournissait un excellent prétexte pour courir la montagne et en ramener des provisions soigneusement pliées dans des torchons blancs dont les odeurs gourmandes émerveillaient nos semaines affamées. Nul ne s'inquiétait de ses absences, parfois longues. « Elle aura trouvé une ferme accueillante ». Mais elle ne réapparut pas au printemps 44 après un hiver particulièrement rude dans l'arrière-pays.

L'inquiétude dura jusqu'en mai. Puis on trouva des restes dans un ravin au bas de Saint-Pons. Probablement un accident dans l'hiver, une chute depuis le chemin, la neige avait recouvert le corps, la nature commencé son œuvre. On demandait à Pépé Félix d'aller reconnaître ce qu'il restait du corps, laissé en place pour la famille éventuelle. Il m'emmena avec lui. «Tu profiteras du bon air là-haut, tu ne perdras pas ton jeudi ! » Je me souviens de cette randonnée, de notre départ avant l'aube, du soleil sortant de la mer contemplée à nos pieds sur notre perchoir du Baou, le raccourci par Saint-Barnabé déjà plein de sauterelles. Pépé Félix m'expliquait comment marcher en montagne : «Tu fais de grands pas lents, cela ne fatigue jamais.» De grands pas ! Avec mes jambes si courtes ! Quel rêveur ! A Saint-Pons, le garde-champêtre, un barbu plutôt sec, nous reçoit avec des afflictions de cimetièrre genre «famille de la vicime». A la vareuse, il arbore un médaille. Pépé lui demande hypocritement comment il l'a gagnée et aussitôt nous prenons d'assaut une crête du Chemin des Dames, selon l'infailible recette de Félix : pour t'amadouer un imbécile, chatouille l'ancien combattant. Ils se tutoient déjà quand nous avons dévalé jusqu'à une vieille bâche étalée dans un repli du torrent, endroit difficile d'accès en contrebas d'une falaise hargneuse, et défendu par des monceaux de branches mortes, des accumulations de bois secs, des robiniers à épines. Le barbu retire la bâche, découvrant un fouillis d'os blancs proprement récurés mêlés à de lambeaux de pelage sombre et de toiles noires. Pépé Félix resta un moment silencieux comme s'il réunissait assez de force à l'intérieur pour ne pas tomber ému dans les larmes à l'extérieur.

- Oui, je ne dois pas perdre de vue mes opinions matérialistes, dit-il enfin. Il y a des os humains et des os d'un animal qui ressemble tout à fait à un âne vu les sabots qui débordent en fourchette à l'arrière, vous voyez ? Oui, il y a un bout de dentelle noire et je ne connais qu'une personne dans les Alpes-Maritimes à conjuguer l'âne avec la dentelle noire. Maintenant savoir quel os revient à Séraphine et quel os appartient à Marquis, on peut en gros les distinguer mais pour le détail il y faudrait un docteur et un vétérinaire. Le curé ne consentira jamais à bénir des os de boucherie avec le squelette de ma sœur, promis au Jugement Dernier. La religion complique bien les choses avec ses idées de Résurrection des morts. D'autre part, Séraphine ne tenait pas tellement aux obsèques carillonnées car tu ne croyais pas en Dieu, ma sœur. L'ayant trouvé trop injuste, tu l'avais supprimé de ton Panthéon. Matérialiste, si vous voyez, ma sœur. Pas matérialiste dans mon genre, moi qui m'honore de me présenter dialectique et historique en faveur du Prolétariat International. Non, matérialiste primaire instinctif de la jouissance immédiate, ma sœur. Epicurienne. Une torche vivante. «Séraphine, de l'hébreu Sérapha qui signifie brûler» disait-elle. Tu t'évertuas à justifier ton beau nom, Séraphine. Sincère et respectable, la passion qui s'assouvit ! Trop guidée par l'instinct, jusque dans tes lectures (désordonnées à mon sens, sans ligne politique correcte mais je ne vais pas te chercher noise maintenant). Ma sœur ! Ma Grande ! Tu te trouves morte enlacée à ton âne compagnon comme tu as vécu. Je t'approuve. Tu as voulu le réchauffer jusqu'au bout. Je le devine, va. Ces êtres-là ne supportent pas le froid. J'espère que tu n'as pas eu trop de mal à passer. Les charognards, les rats, les fourmis ont fait un excellent travail avec vous, ils vous ont nettoyé tout cela très propre. Tu dois t'estimer satisfaite.

Là, on observa un moment de silence. Le garde-champêtre prenait l'air recueilli de circonstance aux éloges funèbres.

- Comment vous appelez-vous, mon brave ? lui demanda Pépé Félix.

- Blau, répondit le barbu.

- Hé bien, Monsieur Blau, j'ai un service à vous demander. Je voudrais que vous alliez me chercher des cierges et un vétérinaire. Les cierges nous aideront à prier pour le repos éternel de la pauvre défunte matérialiste et le vétérinaire foutra Marquis aux oubliettes vu que Pie XII n'a pas

encycliqué le paradis aux ânes.

- Ça va prendre un certain temps, le vétérinaire, dit Monsieur Blau.

- Tant mieux ! dit Pépé qui lui glissa un billet dans la main.

Dès que l'autre eut disparu dans l'escalade du ravin, Pépé Félix s'activa, me demandant de réunir en hâte du bois mort qu'il disposa en épaisse litière sur une pierre en forme de dalle juste au bord de l'eau. Il posa par dessus tous les os emmelés, les tissus, les dentelles, les lambeaux de pelage. Malgré nos recherches alentour, nous n'avons pas retrouvé le crâne de Tante Séraphine. Sur le lit d'os, Pépé rajouta encore du bois. Puis il tira le briquet de sa poche et mit le feu au bûcher.